



www.cinelegende.fr

CinéLégende

un film, une légende

n°26

Une année autour du mythe américain



film

La Guerre des mondes

de Steven Spielberg

visite
conférence
film

Le cheval blême de la fin des temps par Jürgen Bartelheimer

Pale Rider de Clint Eastwood

conférences

Le cauchemar américain

le mythe de l'Apocalypse

par Lauric Guillaud

A monster in the city: filming the Revelation par Lucie Herbreteau

Angers - 3 au 6 avril 2012
400 Coups - Maison des Sciences Humaines
Institut Municipal - Le Comptoir des Livres

*Le rêve américain ne peut se matérialiser
qu'à travers la réalité tangible des cauchemars les plus horribles.*

Lauric Guillaud

Depuis sa naissance jusqu'à nos jours, la nation états-unienne s'est montrée conquérante; elle a idéalisé le progrès. Elle n'en est pas moins imprégnée de l'imaginaire du wild, de ces espaces indomptés sur lesquels elle s'est bâtie. Un sentiment de crainte, une sombre terreur continue de l'habiter: la peur de voir resurgir de monstrueuses créatures, des abominations que l'on aurait cru éradiquées; et surtout une certaine appréhension face à un avenir toujours incertain: l'attente angoissée de l'Apocalypse. L'Amérique semble ne pas pouvoir échapper à ses racines puritaines qui voient en toutes choses un perpétuel combat entre Bien et Mal, et qui postulent l'existence d'un Dieu rigoriste et vengeur, hérité de l'Ancien Testament.



La Guerre des mondes

USA – 2005

112 minutes - couleurs - VO
science fiction apocalyptique

RÉALISATION Steven Spielberg

SCÉNARIO Josh Friedman, David Koepp, d'après le roman de H.G. Wells



IMAGE Janusz Kaminski

MUSIQUE John Williams

DIRECTION ARTISTIQUE Tony Fanning

INTERPRÈTES Tom Cruise (Ray Ferrier), Dakota Fanning (Rachel Ferrier), Tim Robbins (Harlan Ogilvy)

Sujet.

De violents éclairs déchirent le ciel alors que Ray, divorcé, accueille ses deux enfants, Rachel, 10 ans, et Robbie, 17 ans. Soudain une étrange machine surgit de sous terre et sème la panique, tandis que se déclenche une panne générale. Ray parvient à quitter la ville avec ses enfants, pensant se réfugier chez son ex-épouse, mais celle-ci a abandonné la maison. Ils y passent la nuit, harcelés par des lumières éblouissantes et des bruits inquiétants. Ils apprennent le lendemain que ce sont des extraterrestres qui sont à l'origine des événements catastrophiques qui ont déjà dévasté une grande partie de la planète. Ils se lancent alors, talonnés par les envahisseurs, dans une folle équipée...

Commentaire

Spielberg actualise le roman (1898) de H.G. Wells, qui avait déjà été porté à la radio par Orson Welles (1938) et à l'écran par Byron Haskin (1953). Cela lui permet d'aborder l'un de ses thèmes favoris, avec la quête du père, l'intrusion prédatrice de l'étrangeté, au sens originel du mot, qu'il s'agisse de requins, de dinosaures ou de l'oppression nazie... Après *Rencontres du 3^{ème} type* et *E.T.*, il boucle là, sur une note catastrophique, sa trilogie consacrée aux extraterrestres. N'oublions pas que l'action se déroule 20 ans après Tchernobyl (les premières attaques ont lieu en Ukraine), dans une Amérique où la menace terroriste a remplacé les fantasmes de la guerre froide (les tours de Manhattan à l'horizon, au début du film, évoquent le 11 Septembre).

Mais l'enjeu de ce film aux effets spectaculaires se situe avant tout au niveau familial : Ray incarne un adolescent attardé, immature, qui, au terme d'un parcours initiatique, va réussir à reconquérir l'estime de ses enfants.



Pale Rider

Le Cavalier
solitaire

USA – 1985

113 minutes - couleurs – VO
western

RÉALISATION Clint Eastwood

SCÉNARIO Michael Butler, Dennis Shyrack

IMAGE Bruce Surtees

MUSIQUE Lennie Niehaus

INTERPRÈTES Clint Eastwood (le cavalier), Michael Moriarty (Hull Barrett), Carrie Snodgrass (Sarah Wheeler), Richard Dysart (Coy LaHood)

Sujet

La petite ville minière de LaHood est placée sous la coupe du puissant Coy LaHood qui harcèle les derniers chercheurs d'or indépendants. C'est alors que surgit de la montagne un cavalier solitaire, monté sur un cheval blanc, un pasteur dont nul ne connaît le passé ni même le nom. Hull Barret, opposé à Coy LaHood, l'accueille chez lui. Le pasteur ne va pas tarder à prouver ses qualités de tireur ; il élimine ses ennemis et disparaît.

Commentaire

Clint Eastwood reconnaît avoir *toujours été fasciné par les histoires de la Bible et par leur correspondance avec la mythologie du western*. Il n'hésite pas dans ce film, comme dans *L'Homme des hautes plaines*, à faire des références explicites à l'Apocalypse, ne serait-ce que par le titre, « Le cavalier pâle » : de la couleur blême que saint Jean attribue au cheval de la mort.

Ce cavalier taciturne est un prototype du héros justicier, invincible, infaillible, dont Cinélegende parlait récemment : un personnage que, dès ses débuts, l'acteur Eastwood a su imposer dans le monde du western ou du film policier, même si, avec l'âge, il s'est progressivement découvert des doutes et des fragilités qui l'ont en quelque sorte humanisé.

La trame de *Pale Rider* reprend celle de *L'homme des vallées perdues* de G. Stevens. Le héros de *Pour une poignée de dollars* en propose une adaptation très personnelle.

Thèmes mytho-légendaires des films

*Et je vis un cheval pâle, et celui qui était monté dessus s'appelait la Mort,
et l'enfer le suivait : et on lui donna puissance sur les quatre parties de la terre,
pour faire mourir les hommes par l'épée, par la famine,
par la mortalité et par les bêtes sauvages.*

Apocalypse de saint Jean (VI, 8)

Spielberg observe la remontée des peurs ancestrales qui pèsent sur l'Amérique et qui s'expriment habituellement au travers de films fantastiques et de films catastrophe : l'attente du *big one*, du tremblement de terre qui dévastera Los Angeles. Il se situe de façon évidente dans une perspective judéo-chrétienne, mais ses films reprennent des thèmes universels illustrés aussi bien par l'Apocalypse ou le Ragnarök de la mythologie nordique que par l'eschatologie maya ou la conclusion des cycles cosmiques selon l'hindouisme ou le bouddhisme. L'Histoire impose bien des exemples de périodes troublées où l'on pouvait sentir souffler le vent annonciateur de la fin des temps : notre monde, comme toute chose, est précaire, et il est appelé à disparaître. Le point de vue cosmique qu'il nous propose en ouverture et en épilogue du film embrasse à la fois la vie intime des cellules et celle de la planète : vue de haut, la folle tentative des



hommes/petites fourmis rêvant d'édifier Babel, d'enchaîner la Terre dans un lacs de routes. Point de vue des extra-terrestres qui nous observent, ou des dieux qui jouent avec nos vies, ou bien encore de Dieu le tout-puissant ?

Eastwood, lui, suggère le contrechamp : il accompagne le messenger venu de l'au-delà, un cavalier surgi de nulle part comme l'étaient les extra-terrestres de Spielberg. Lui aussi met en scène la rencontre et l'affrontement de deux mondes, de deux réalités.

La faute

*Avec une suffisance infinie, les hommes allaient de-ci de-là,
par le monde, vaquant à leurs petites affaires,
dans la sereine sécurité de leur empire sur la matière...*

H.G. Wells, *La Guerre des mondes*

Il est certain que l'Apocalypse ne doit pas être conçue comme un châtement, mais comme une « révélation » : la résolution d'un cycle et l'accès à un état supérieur. Il n'en reste pas moins que l'humanité est durement touchée et que la menace du jugement divin pèse

lourdement. Car rares sont les innocents, et le mot « apocalypse » dans son acception courante reste, comme le Déluge, attaché à l'idée de punition. Un malaise s'impose dès le début des films : quelque chose ne tourne pas rond, que ce soit la famille disloquée et les relations pour le moins tendues de Ray avec ses enfants, ou bien les exactions subies par les mineurs de *Pale Rider*.

Les dysfonctionnements touchent également toute la société humaine : par-delà les allusions à Tchernobyl ou au terrorisme, certaines séquences (l'exode massif, les scènes de combat, le passage du train en flammes) évoquent les affres de la dernière guerre mondiale et la déportation dont Spielberg a par ailleurs témoigné.

Mais si Ray est tout d'abord coupable d'insouciance, d'inconscience, de manque de maturité (il est incapable de gérer sa propre maison et d'assumer sa fonction de père de famille), sa responsabilité est en fait plus complexe : on le découvre face



aux tours symboliques de Manhattan, cette Babel du XXème siècle qui vient d'être touchée en son cœur ; du haut de sa grue, il manie et dépose sur le sol d'énormes containers. Ne préfigure-t-il pas l'un de ces tripodes qui vont défier l'ordre du monde ? Il semble vouloir lancer un défi prométhéen (aux dieux, à Dieu, à l'humanité ?). Plus tard, au volant de la voiture, il se lance dans une fuite égoïste en abandonnant derrière lui une population médusée : péché d'orgueil et de démesure qui appelle une punition divine. Et, même si celle-ci reste extérieure, indépendante de l'activité humaine, on ne peut exclure un certain sentiment collectif de culpabilité.

Il s'agit en effet, par un transfert analogue à celui qu'opère la mythologie, de reporter symboliquement la cause du mal sur un « Autre » - Satan, extraterrestre ou tueur - lequel devient coupable de tout ce qui ne va pas. Les récits mettant en scène la fin du monde visent à résorber les problèmes du mal et de la violence en les extériorisant. Ils constituent autant d'expiations valables pour toute l'humanité.

Telle est aussi la fonction de la chevauchée sauvage qui ouvre *Pale Rider* et sème la terreur et la désolation chez ces braves mineurs dont la seule faute avouée pourrait être la fièvre de l'or, mais qui, nourris par la Bible, vivent dans la crainte de Dieu. Mais ces cavaliers ne sont qu'apparemment ceux de l'Apocalypse, contrairement à celui qui monte un cheval



blême. C'est aux vrais coupables, aux adorateurs de Mammon, à ceux qui brisent l'ordre naturel, qu'il réserve son châtement. Le fondement de la dramaturgie des westerns ne coïncide-t-il pas avec le propos de l'ultime Jugement : opérer le tri entre les bons et les méchants ?

Il y eut un grand tremblement de terre, le soleil devint noir comme un sac de crin, la lune entière devint comme du sang, et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre...

Apocalypse de Jean (VI, 12-13)



Les signes précurseurs de cette Apocalypse où les extraterrestres prennent la place de Dieu sont nécessairement célestes : obscurcissement du ciel, déchaînement des vents, phénomènes météorologiques aberrants, salves d'éclairs dignes de Zeus... Spielberg renchérit sur le roman et transpose cette guerre interplanétaire sur un plan cosmique. Il fait appel à ces symboles qui, dans toutes les traditions, expriment la colère et la puissance divines. Les oiseaux eux-mêmes, messagers célestes par excellence, interviennent à plusieurs reprises annoncent l'imminence du danger en faisant apparemment référence au film de Hitchcock, *Les Oiseaux*, ou bien sa rémission (la colombe que Noé envoie pour voir si les eaux du Déluge ont baissé).



Pas de feu céleste chez Eastwood, mais le « feu » des revolvers : il éclate du haut de la plate-forme au même rythme staccato que celui du claquement des éclairs dans *La Guerre des mondes*, et il fait danser le mineur qui a osé défier Coy Lahood et qui, lui, ne trouve pas, comme Ray et sa fille, de table sous

laquelle se réfugier.

Dans les deux films, la terreur se répand et impose un exil sans espoir. C'est la panne générale de toutes les énergies ; le courant même de la vie est suspendu. L'église, autour de laquelle le quartier semble s'être organisé, se disloque, l'effondrement de son clocher prenant une valeur symbolique. La perte de tous les repères, de tout ce à quoi on peut se raccrocher, engendre la panique, en même temps qu'une remise en question, une interrogation sur soi.

E.T. mettait en scène un personnage christique, descendu du ciel et destiné à y remonter.

L'apparition du cavalier solitaire dans *Pale Rider* est également annoncée par des vues d'un ciel chargé de nuages (comme dans *La Guerre des mondes*) et de montagnes, incitant la jeune fille à porter son regard implorant vers le haut. Mais c'était également des hauteurs qu'avaient dévalé les hommes de main de Lahood. Ambiguïté du symbolisme céleste, que Spielberg explicite en l'associant aux tréfonds souterrains.



Le monstre des profondeurs

Je sais pour toujours que je suis d'ailleurs, un étranger en ce monde, un étranger parmi ceux qui sont encore des hommes. Et cela je le sais du moment où j'ai tendu la main vers cette abomination dressée dans le grand cadre doré, depuis que j'ai porté mes doigts vers elle et que j'ai touché une surface froide et immuable de verre lisse.

Lovecraft, *Je suis d'ailleurs*

Comme les créatures innommables de Lovecraft, et contrairement à celles du roman de Wells, les monstres de Spielberg surgissent en effet de sous la terre où ils étaient enfouis. D'autres films (*Des monstres attaquent la ville* ou *The Descent* par exemple) font ainsi remonter le danger du sous-sol : l'angoisse suscitée par les domaines souterrains imprègne les zones infernales des différentes mythologies comme les abysses secrets de la conscience. Et, même si c'est en espérant fuir le cauchemar, la traversée de l'Hudson évoque celle du Styx, vers les Enfers, le sinistre royaume de la Mort.

Celle-ci surgit à tous moments, de partout, comme si elle se répandait à partir du sol fissuré : des cadavres, portés par la rivière qui aurait dû être un lieu de paix, apparaissent et se multiplient, et la foule menaçante et aveugle qui se presse et s'agglutine autour de la voiture, jusqu'à l'immobiliser, évoque les cortèges de morts-vivants dans les films de Romero, en même temps que les processions nocturnes d'âmes en peine dans les récits légendaires. Le « train d'enfer » en flammes qui poursuit sa course renvoie aussi aux chariots de la mort.

Mais, même si la menace vient des profondeurs de la terre, c'est au creux des caves que les personnages vont se réfugier à plusieurs reprises, ce qui souligne encore le lien intime qui rattache Ray, ce héros malgré lui, aux *aliens*. Son regard médusé lorsque, recouvert de poussière, il se découvre dans le miroir annonce la perplexité avec laquelle le tentacule du monstre se dévisagera dans la glace.



La lutte contre le dragon

Il y eut guerre dans le ciel. Michel et ses anges combattirent contre le dragon. Et le dragon et ses anges combattirent, mais ils ne furent pas les plus forts, et leur place ne fut pas trouvée dans le ciel. Et il fut précipité, le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et Satan, celui qui séduit toute la terre,

il fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui.

Apocalypse de saint Jean (XII,7-9)

Ce n'est pas une guerre, c'est une extermination.

Ogilvy dans La Guerre des mondes

L'Apocalypse relate le combat entre les forces du bien et celles du mal, thème fondamental de tout le cinéma américain, et de ces deux films en particulier. Le dragon à sept têtes (le shérif et ses six adjoints) se dresse, menaçant, et l'ange du Seigneur (le pasteur) doit saisir le glaive (ou le revolver) pour le contrer.

De leur côté, les extraterrestres qui se répandent sur la terre représentent ce terrible dragon qui, selon l'Apocalypse, fut précipité sur terre, et ses anges avec lui, et ce dragon déverse sur la terre *une grêle de feu mêlé de sang* qui recouvre le paysage de la même façon que la gent ailée à la fin des *Oiseaux* de Hitchcock. A sa façon, ce sang versé fertilise le sol. Comme dans les films de vampires, l'humanité paie de son sang – rédempteur ? - sa dépravation.

Le mal dans *Pale Rider* émane de la *wilderness*, des espaces encore indomptés du territoire américain (*l'obscurité souterraine de la wilderness*, selon les mots de L. Guillaud). Et si *La Guerre des mondes* les fait provenir de l'au-delà de notre terre, ce film intériorise en fait la notion de frontière. La sauvagerie primordiale du moi remonte à la surface, et il s'agit en fait d'un combat contre soi-même ; le désarroi impuissant de Ray l'amène à une prise de conscience qui amorce un parcours initiatique ; les épreuves qu'il subit le contraignent à assumer ses responsabilités. Il doit, parvenu dans la partie la plus profonde, la plus obscure du labyrinthe, sacrifier le monstre (à défaut des envahisseurs, Ogilvy qui sombre dans la folie et qui est comme une projection « ensauvagée » de la panique qui saisit Ray), autrement dit la part monstrueuse qui est en lui. Et il lui faut, comme dans toute épreuve d'initiation, mourir symboliquement afin de pouvoir renaître. Telle sainte Marguerite, engloutie par le dragon et extraite de son ventre qu'elle crève de l'intérieur, ou telle le Petit Chaperon rouge arraché aux entrailles du loup, il est absorbé par le monstre et en est extirpé,



victorieux, comme dans un accouchement, au forceps, tout en le faisant exploser. Le pasteur de *Pale Rider* est lui aussi un re-né, un re-venant qui revient sur terre pour résoudre les conflits, puisque tout atteste qu'il a été mort. Comme le dit Jean Ungaro, le héros est un *symbole de la vigilance que la nation élue exerce pour éviter que la catastrophe ne survienne et ne nous anéantisse.*

Providence

*Si Tu ne nous aides pas, nous allons tous mourir.
S'il Te plaît, rien qu'un miracle. Amen.*

Megan, au début de *Pale Rider*

La situation présentée par les deux films semble sans espoir. Ces simples mineurs rêvant de trouver un peu d'or sont, comme tous ces gens errant sans but sur les routes, à la totale merci de ceux qui les dominent et les saignent. Ils demeurent impuissants face à la fatalité. Il leur faut pourtant garder confiance. Comme Rachel qui, au début de *La Guerre des mondes*, sait que la meilleure solution pour se débarrasser de l'écharde dans son doigt est d'attendre qu'elle ressorte d'elle-même, rejetée par son organisme. H.G. Wells faisait déjà appel à cette image pour désigner le premier cylindre martien, *enfoncé dans la peau de notre vieille planète comme une écharde empoisonnée.* Et il faut s'en remettre à la prévoyance de la Mère-Nature et aux microscopiques bactéries pour avoir raison de l'invasion extraterrestre. Ce secours providentiel se nomme en termes dramatiques un *deus ex machina*, en termes religieux un ange gardien ou bien la grâce, en termes légendaires une petite fée ou un esprit tutélaires.



C'est bien à cette dernière catégorie qu'appartient le personnage incarné par Eastwood : il apparaît là où il faut, aux moments opportuns, et se volatilise aussitôt, sans crier gare. Il est l'ange exterminateur,

celui de la fin des temps, et en même temps le libérateur, le rédempteur. Mais il est avant tout un éveilleur de conscience : c'est aux mineurs de prendre leur sort en mains. Dans *L'Homme des hautes plaines*, il organise la mise en scène et disparaît en abandonnant ses protégés face au danger. De même Ray assume la situation et, face à l'épreuve, parvient à faire face, à affronter le danger.

Les derniers pas de son long périple, en ligne droite vers la maison, marquent l'ultime étape du parcours initiatique ; l'ouverture de la porte du seuil permet de passer au-delà : après avoir surmonté toutes les épreuves placées sur sa route, il est devenu mature et regagne l'estime de sa femme et de ses enfants.

La menace

Le sommeil de la raison engendre des monstres.

Francisco de Goya

La fin du monde est, paraît-il, proche. Elle l'était déjà, lorsque le dieu Râ envoyait sur terre Sekhmet, la déesse à tête de lionne, afin qu'elle se livre à un effroyable carnage, lorsque les peuples nordiques guettaient le Ragnarök, le crépuscule des dieux, ou lorsque les dieux babyloniens ou l'Eternel biblique déclenchaient le déluge. Les prophètes de malheur n'ont jamais manqué, appelant les foudres divines sur une humanité pécheresse. Mais de quelle fin s'agit-il exactement ? Celle du monde ou bien d'un monde ? Noé survit au Déluge, et les catastrophes engendrent des mondes nouveaux, régénérés. Une terrible menace n'en pèse pas moins sur la conscience des pauvres humains.



La crainte de Dieu et la résurgence du wild

*L'histoire de l'Amérique est indissociable de la peur :
peur de Dieu, de l'apocalypse et du Jugement dernier,
des sorcières et des sauvages, de la conspiration et de l'invasion,
de la mort et de l'inconnu, des fantômes et des démons, de l'obscurité
et de la nuit, de la tempête et des désastres, de l'enfer et de l'abîme.*

Lauric Guillaud, *La Terreur et le sacré*

Depuis l'établissement, au début du XVII^{ème} siècle, des Pères pèlerins dans le Nouveau Monde, l'identité américaine s'est bâtie à la lumière des textes bibliques. Les premiers colons, puritains, étaient imprégnés de calvinisme. Pour eux l'autorité suprême résidait dans les Ecritures, et c'est sur cette base qu'ils entendaient édifier la Cité de Dieu, sur le plan temporel comme sur le plan spirituel. Persécutés du fait de leur foi, ils avaient dû fuir l'Angleterre et ils avaient le sentiment d'avoir vogué vers la terre promise, espérant y retrouver le paradis perdu. Animés par la certitude que Dieu a conclu une alliance avec les hommes, et en particulier avec eux, ils se sentaient investis de la responsabilité de rétablir son royaume au sein de la cité terrestre ; ils vivaient de ce fait dans la crainte de faillir à cette mission.

Ils se maintinrent d'abord, prudemment, sur la côte est. Ce n'est que plus tard, au XIX^{ème} siècle, qu'ils entreprirent d'explorer et de conquérir les vastes espaces qui

s'étendaient vers l'ouest : long cheminement qui, en fait de paradis, révéla des territoires sauvages, malsains et inhospitaliers, des populations hostiles, des animaux redoutables ; ils découvraient cette *wilderness* qui allait profondément marquer l'environnement du continent (cf notre livret n° 24).

L'Ouest est désormais conquis, le territoire quadrillé et pacifié, les étendues sauvages encloses dans des réserves naturelles. Mais les craintes restent vives et resurgissent sous les couleurs du « gothique » : de C.B. Brown à Stephen King, en passant par Poe et Lovecraft, la littérature américaine a volontiers pratiqué ce que L. Guillaud désigne comme *une pornographie de l'horreur*. Peu à peu le *démon indigène* amérindien - les *génies du lieu* que l'arrivée de la « civilisation » n'est pas parvenue à chasser - s'est réincarné et matérialisé avec le déferlement de monstres qui, tel l'emblématique King Kong, ont osé défier la modernité, et la perspective d'une apocalypse que les prêcheurs évangélistes annoncent comme imminente. Autant de signes qui dénoncent les failles et échecs d'une Amérique qui se prétend toute puissante.



C'est ainsi que l'angoisse inspirée par le *wild* s'est successivement reportée sur la crainte suscitée par les contrées exotiques (*King Kong*), sur la méfiance vis-à-vis des communistes ou des terroristes, puis sur une menace cosmique avec des films comme *La Guerre des mondes* ou, plus récemment, *Take shelter* ; l'expansionnisme américain, par un effet boomerang, se retrouve menacé à l'intérieur même des frontières états-uniennes : une nation qui semble condamnée à être continuellement écartelée entre paradis et enfer.

Le retour des monstres

Quiconque combat les monstres doit s'assurer qu'il ne devient pas lui-même un monstre. Car, lorsque tu regardes au fond de l'abysse, l'abysse aussi regarde au fond de toi.

Friedrich Nietzsche

Les monstres matérialisent cette appréhension que l'on éprouve vis-à-vis de l'inconnu, de l'incompréhensible : « monstre », du latin *monstrare*, « montrer, désigner » ou *monstrum*, « présage, chose extraordinaire, étonnante, signe divin ». Telle est la Bête de l'Apocalypse, qui *ressemblait à une panthère, avec les pattes comme celles d'un ours et la gueule comme une gueule de lion*.

Défi pour l'esprit comme pour l'intégrité physique, le monstre constitue une aberration de la nature et peut déployer une force extraordinaire. Toutes les traditions convoquent ces inquiétantes créatures pour éprouver la vaillance des héros et du même coup la valeur de chacun d'entre nous. Elles désignent les obstacles qui jalonnent le chemin de l'aventure et de l'initiation, le combat à mener afin de progresser. Le monstre a toujours été gardien de trésors, et c'est en le terrassant qu'on accède à la richesse matérielle et spirituelle. Il est vecteur de régénération : tels la baleine de Jonas ou le dragon de sainte Marguerite, le monstre ingurgite le héros et le fait accéder à un état supérieur.



On a pu croire, avec l'avènement de la rationalité, les monstres définitivement vaincus, effacés. Mais il faut bien constater qu'ils reviennent en force. Animaux fantastiques, hommes dégénérés, vampires ou loups-garous, êtres mutants ou extraterrestres, ils envahissent nos écrans et révèlent des profondeurs cachées de la conscience ; il semble que la peur soit inhérente à la nature humaine, qu'elle exerce une véritable fascination, et qu'il soit toujours essentiel de la conjurer, de la dominer. Il faut affronter les monstres, car ils font partie de nous ; sans doute même sont-ils nous.

Le châtime

*Le sentiment obsédant de la faute, l'horreur du péché
la crainte du démon ou la peur de l'enfer...*

Lauric Guillaud, *King Kong*

Par une sorte de phénomène d'entropie, le monde ne cesse de se dégrader. Il s'éloigne de l'âge d'or et se dirige vers un âge de fer livré à tous les excès et à tous les crimes, avant d'être emporté par un cataclysme général. Il peut s'agir là d'un processus naturel qui fait que les mondes se créent et se détruisent cycliquement, comme le professe par exemple l'hindouisme ; mais la plupart des religions font porter la responsabilité de ce déclin à l'impiété, à la malignité, des hommes corrompus.

Les Grecs parlaient d'*hybris* lorsque l'ordre du monde était menacé. Le pouvoir des dieux risque d'être remis en cause par l'orgueil, la démesure de ceux qui ne répondent plus à leurs attentes ; préfigurant les avertissements de nos modernes écologistes, le châtime – tsunami ou déluge, tremblement de terre ou engloutissement tellurique, catastrophe nucléaire ou pluie de feu - guette une humanité irrespectueuse de son environnement : la nature, sinon les dieux, risque de nous faire payer cher notre inconduite. Et si, dans *La Guerre des mondes*, une simple bactérie est capable, à elle seule, de repousser l'invasion

extra-terrestre, cela suppose en retour l'existence d'un danger encore plus sournois : l'intrusion d'un virus capable d'anéantir l'humanité...

Voici que la terre s'ébranle, non plus en paroles, mais en réalité. Le rauque fracas du tonnerre mugit. Les spirales flambent. Les tourbillons roulent la poussière. Tous les souffles des vents se mêlent et se heurtent dans un combat furieux, et l'éther se confond avec la mer. Ainsi Zeus se rue manifestement contre moi et me frappe d'épouvante.

Eschyle, *Le Prométhée enchaîné*

Du Déluge à la destruction de Sodome et Gomorrhe, de la submersion de l'Atlantide à celle de la ville d'Ys, et de *Metropolis* ou de *Docteur Folamour* au *Jour d'après*, tous les récits, mêlant un sentiment de culpabilité à un certain *désir de catastrophe*, stigmatisent un dérèglement coupable des agissements humains. Les textes apocalyptiques, qui se sont multipliés vers le début de l'ère chrétienne, disent de même, tout en proclamant le retour glorieux du Christ parmi les hommes, la promesse de la Jérusalem terrestre.



Notes sur les intervenants :

Lauric Guillaud, professeur au département d'anglais de l'Université d'Angers, auteur de livres sur la littérature et l'imaginaire américains, directeur du CERLI (Centre d'Etudes et de Recherches sur les Littératures de l'Imaginaire).

Jürgen Barthelheimer, guide-conférencier du patrimoine à Angers-Loire-Tourisme.

Lucie Herbreteau, titulaire d'un master en littérature anglaise, enseignante à l'UCO et à l'Institut Catholique d'Etudes Supérieures à la Roche Sur Yon, membre du CRILA.

Références :

- p. 1 : Dakota Fanning dans *La Guerre des mondes*
- p. 2 : affiche de *La Guerre des mondes*
- p. 3 : Tom Cruise et Dakota Fanning dans *La Guerre des mondes*
- p. 4 : Clint Eastwood dans *Pale Rider*
- p. 5 : deux photogrammes de *La Guerre des mondes*
- p. 6 : photogrammes du début des films *La Guerre des mondes* et *Pale Rider*
- p. 7 : l'attente angoissée de l'orage dans *La Guerre des mondes* – un des hommes de main de Lahood faisant feu et la jeune Megan dans *Pale Rider*
- p. 8 : deux photogrammes de *La Guerre des mondes*
- p. 9 : sainte Marguerite s'extrayant du dragon (recueil d'images du nord de la France, fin XIIIe siècle), et Ray aspiré dans les entrailles de la machine extraterrestre (*La Guerre des mondes*)
- p. 10 : photogramme de *Pale Rider*
- p. 11 : *Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse* de Vincente Minnelli
- p. 12 : *King Kong* de Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack
- p. 13 : *L'étange Créature du lac noir* de Jack Arnold
- p. 14 : *Le Jour d'après* de Roland Emmerich

Bibliographie

Lauric GUILLAUD, *Le Retour des morts*, Rouge profond, 2010

Lauric GUILLAUD, *Frontières barbares. L'espace imaginaire américain de C.B Brown à Jim Morrison*, E/dite, 2006

Lauric GUILLAUD, *La Terreur et le sacré*, Michel Houdiard Editeur, 2003

Lauric GUILLAUD, *King Kong ou la revanche des mondes perdus*, 2006

Christine DUMAS-REUNGOAT, *La Fin du monde – Enquête sur l'origine d'un mythe*, Les Belles Lettres, 2001

Hélène PUISEUX, *L'Apocalypse nucléaire et son cinéma*, Cerf, 1987

Jean DELUMEAU, *La Peur en Occident : XVIe-XVIIIe siècles*, Hachette, 1999 (398.41)

Pierre LAGRANGE, *La Guerre des mondes a-t-elle eu lieu ?*, Robert Laffont, 2005

Eugen WEBER, *Apocalypses et Millénarismes*, Fayard, 1999

Henri-Pierre JEUDY, *Le Désir de catastrophe*, Aubier, 1990

Filmographie

Les films mettant en scène des monstres ou faisant état de catastrophes sont légions :

Ernest SCHOEDSACK, Merian COOPER, *King Kong*, 1933

Albert et Allen HUGHES, *Le Livre d'Eli*, 1973

Alfred HITCHCOCK, *Les Oiseaux*, 1963

Lars VON TRIER, *Melancholia*, 2011

Jeff NICHOLS, *Take shelter*, 2011

Bela TARR, *Le Cheval de Turin*, 2011

Steven SODERBERGH, *Contagion*, 2011

Roland EMMERICH, *Independence Day*, 1996

Chris MARKER, *La Jetée*, 1962

Stanley KUBRICK, *Docteur Folamour*, 1964

Sidney LUMET, *Point limite*, 1964

Wolf RILLA, *Le Village des damnés*, 1960

Andrei TARKOVSKI, *Stalker*, 1980

Roman POLANSKI, *Rosemary's Baby*, 1968

Ingmar BERGMAN, *Le septième Sceau*, 1956

Jacques TOURNEUR, *Rendez-vous avec la peur*, 1958

Francis Ford COPPOLA, *Apocalypse now*, 1979

Vincente MINNELLI, *Les quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, 1962

J. K. JONES, *Apocalypse 2024*, 1976

L'association Cinélégende

La pensée mythologique, qui a nourri l'imaginaire des peuples, n'a rien perdu de son actualité : elle reste structurante pour les représentations collectives. Les histoires que nous content les films et les univers parallèles dans lesquels ceux-ci nous entraînent ravivent les images mythiques et jouent un rôle prépondérant dans cette construction.

Cinélegende souhaite établir des ponts entre cinéma et mythologie, ou légende : profiter du cinéma pour sensibiliser le public aux grands thèmes traditionnels, dont elle souligne la pérennité, tout en relisant certains films à leur lumière.

51, rue Desjardins 49100 Angers
02 41 86 70 80 06 63 70 45 67
www.cinelegende.fr
info@cinelegende.fr

Adhésions pour l'année 2012
membres actifs 10 €
simples adhérents 5 €
Chèque à l'ordre de Cinélégende



Angers, du 3 au 6 avril 2012

avec la participation du CRILA

mardi 3/04	20h15	Film et débat <i>La Guerre des mondes</i> (112 mn), de Steven Spielberg en présence de Lauric Guillaud	Les 400 Coups 12, rue Claveau 02 41 88 70 95
mercredi 4/04	15h 18h	<i>Le cheval blême de la fin des temps, chez Clint Eastwood et sur la Tenture de l'Apocalypse</i> , par Jürgen Bartelheimer : Visite commentée de la Tenture de l'Apocalypse Exposé et film <i>Pale Rider</i> (113 mn), de Clint Eastwood	- Château d'Angers - Maison des Sciences Humaines 5bis, bd Lavoisier
jeudi 5/04	18h30	Conférence <i>Le cauchemar américain - Le mythe de l'Apocalypse</i> , par Lauric Guillaud	Institut Municipal Place St-Eloi
vendredi 6/04	10h	Conférence <i>A monster in the city: filming the Revelation</i> , par Lucie Herbreteau, suivie par l'audition de l'émission radio <i>La Guerre des mondes</i> (1938) d'Orson Welles	Bibliothèque Anglophone 60, rue Boisnet

Conférences, projection de *Pale Rider* : gratuites – entrée au château : 5,50 € (rendez-vous : 15h à la billetterie du Château - réservation : 02 41 86 70 80)

La Guerre des mondes : tarifs habituels aux 400 Coups

7,60 €, réduit 6 €, carnets 5,15 ou 4,55 €

groupes sur réservation auprès des 400 Coups

3,80 € le matin (du mercredi 28 mars au mardi 3 avril)

(gratuité pour les accompagnateurs)

www.cinelegende.fr

